

le chef du service d'hygiène du gouvernement britannique qui a déclaré que plus de la moitié des habitants de son pays sont sous-alimentés et mal nourris, et je suis sûr que la situation en Angleterre n'est pas plus mauvaise que celle de tout autre pays. Je n'ai pas de statistique sous la main; du reste, je ne puis la porter toute dans ma tête, mais j'ai l'impression que la situation est encore pire aux Etats-Unis. Pourtant, alors que des gens mouraient littéralement de faim, on subventionnait les cultivateurs pour ne pas élever de porcs, pour labourer leurs champs de pommes de terre et pour faire toutes sortes de choses absurdes. On nous dit maintenant que la solution est dans l'éprouvette. Comme je l'ai souvent répété en cette enceinte, j'ai passé ma vie à cultiver le sol. Je parle comme cultivateur et au nom des cultivateurs, et à cet égard, je ne le cède en rien à qui que ce soit en cette Chambre. J'ai aussi appris les rudiments de la chimie, de sorte que je sais faire la distinction entre ceux qui tiennent un langage scientifique et ceux qui prononcent des paroles oiseuses. La plus grande partie de ce qui s'est dit aujourd'hui n'est que balivernes, et combien en avons-nous entendues?

Que nous reste-t-il à faire? Je ne parle pas de la guerre, car c'est une tout autre histoire. La guerre est un enfer et, à l'heure actuelle, nous sommes contraints d'en endurer les tourments. Je parle du projet qui s'étend à l'avenir, et jusqu'à l'après-guerre, où nous connaîtrons sûrement un monde plus heureux, c'est-à-dire un monde mieux nourri. Pourquoi a-t-on pu jusqu'ici produire les aliments sans toutefois réussir à les répartir? C'est une question non pas de production, mais de répartition et, pour cela, ce qu'il faut examiner, ce ne sont pas des éprouvettes, mais les grands livres des banquiers. Pour ma part, je n'ai que bien peu confiance aux prétendus hommes de science. Je crois que ce qu'il nous faut, c'est un peu plus de gros bon sens. Je pense que tout d'abord, le monde devra comprendre—et l'on pourra en rire si l'on veut, mais c'est la vérité, comme du reste la guerre l'a prouvé—que, sous l'empire de notre économie orthodoxe ou de la finance orthodoxe ou du commerce orthodoxe ou du système orthodoxe des prix, il est impossible pour le producteur de distribuer assez d'argent pour vendre ses produits. Et c'est pour cela qu'il faut financer directement le consommateur. Si l'on agissait ainsi, le cultivateur n'aurait pas à craindre de ne pas trouver facilement à écouler tous ses produits. Ce n'est pas une question de demande. La demande est là. Il ressort à l'évidence que, si les gens sont sous-alimentés

[M. Jaques.]

et en état de dénutrition, il existe une demande pour des vivres; mais, en fait, cette demande reste inopérante parce qu'il n'y a pas assez d'argent de réparti pour la rendre opérante. Et c'est ainsi que, au lieu de reconnaître que nous n'avons pas eu les yeux ouverts, au lieu d'avouer nos erreurs passées, nous ne trouvons d'autre solution que celle de mettre à l'œuvre nos prétendus hommes de science pour gaspiller nos aliments et les rendre impropres à la consommation humaine. S'il m'était permis de plaider en faveur des cultivateurs—et je parle en ce moment aussi bien pour les cultivateurs que pour les autres classes de la société—je voudrais que nous mettions de vrais économistes à l'étude de ce problème, afin qu'en définitive nous puissions réaliser dans le domaine financier tout ce que nous réalisons dans le domaine matériel. Nous y avons réussi pendant la guerre pour la raison qu'en temps de guerre les lois de la saine finance sont mises au rancart par l'effet des exigences du conflit.

M. BLACKMORE: Je souscris aux commentaires des deux orateurs précédents. Certes, l'Ouest devrait être beaucoup plus industrialisé qu'il l'est actuellement et sous ce rapport je suis complètement de l'avis de l'honorable député de Calgary-Est. Il est également vrai que nous nous lançons davantage dans le domaine de la fabrication de matières plastiques et de produits synthétiques.

J'ai une fois visité un établissement où l'on m'a démontré clairement qu'on pouvait construire de très bonnes maisons des pommes de terre. C'est un exemple de la multiplicité des produits que l'on peut obtenir du traitement de la pomme de terre. L'honorable député de Wetaskiwin aura peut-être l'impression que c'est là un gaspillage d'une bonne denrée alimentaire. Je reconnais que si cette denrée est en demande comme aliment on l'emploiera à cet usage, mais il est fort possible que notre puissance de production en pommes de terre puisse s'accroître et que ces tubercules puissent se perdre faute d'acheteurs. Dans les circonstances, il serait certes préférable de les transformer à des fins utiles.

Je voudrais poser au ministre une couple de questions au sujet de la production d'alcool par distillation du blé. Quels résultats a-t-on obtenu dans la fabrication d'alcool au moyen du blé Durum, et a-t-on fait des expériences à cet égard?

L'hon. M. GARDINER: Les résultats sont à peu près les mêmes; il y a peut-être une différence, mais elle est insignifiante.

M. BLACKMORE: Qu'est-il arrivé dans le cas du blé de la sixième catégorie?